

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DIMANCHE, 29 DÉCEMBRE.

La doctrine catholique est la seule qui ait produit et qui produise la charité de l'apostolat ; je l'ai prouvé dans ma dernière conférence. J'ajoute qu'elle seule produit la charité de la fraternité. La fraternité est le partage réciproque du cœur, du travail et des biens ; et il semble, Messieurs, que cette vertu devrait couler en nous par une source aussi simple et aussi naturelle que notre vie. Car enfin qu'est-ce que nous sommes ? Ne sommes-nous pas les membres d'une même famille, les enfants d'un même père et d'une seule maison ? En vain nous voudrions détruire les pages de notre généalogie ; tous, sans exception, nous sortons du même lieu, et tandis que l'orgueil se fabrique en dehors du genre humain d'illustres et particulières antiquités, le sang d'Adam parle en nous plus haut que tous les titres, et nous couche par terre aux pieds du même patriarche comme aux pieds du même Dieu. Cependant, malgré cette évidente communauté d'origine et cette fraternité que la nature a mise en nous, quel spectacle nous présente l'histoire si nous la considérons en dehors de la doctrine catholique ? Des races ennemies, des familles qui se séparent le plus qu'elles peuvent les unes des autres par le sang, la puissance et la tradition, des hommes après à la curée de ce monde, et traitant la terre non comme le patrimoine réel de tous, mais comme la patrie privilégiée des plus forts, des plus habiles et des plus heureux ; partout la guerre, la jalousie, la convoitise, la spoliation, l'élévation d'un petit nombre et la misère de beaucoup.

Toutefois, Messieurs, il n'en est pas de la fraternité comme de l'humilité, de la chasteté et de l'apostolat. Le monde qui repousse celles-ci, même après la révélation qui en a eu lieu, ne repousse pas également celle-là ; un grand nombre l'apprécie aujourd'hui, même en dehors de la doctrine catholique, et s'il est un songe caressé par les âmes élevées, s'il est une idée qui remue l'opinion, qui inspire de belles pages et consacre de grands travaux, c'est assurément l'idée de la fraternité. Tandis que le monde insulte l'humanité comme une vertu qui l'importune, rejette la chasteté comme un intolérable fardeau, incrimine l'apostolat comme un envahissement de la vérité ou de ce qui se donne pour elle, la fraternité a dans son sein des amis chauds et généreux, qui exagèrent même ses droits, se trompent sur les moyens de l'établir, mais qui la proclament comme la fin dernière de toute l'histoire et de tout le mouvement de l'humanité. Le spectacle auquel nous vous convions n'en sera que plus instructif et que plus curieux. Il sera beau de voir le monde poursuivant la même pensée que nous, impuissant à la réaliser, malgré ses efforts, et la doctrine catholique atteignant chaque jour son but fraternel par le simple épanchement de sa parole et de son ordinaire efficacité.

L'an 650 de Rome, sous le consulat de Marcus Tiberentius Varro Lucullus et de Caius Cassius Varrus, au pied du Mont Vésuve, et en face de la mer de Naples, deux ou trois cents hommes étaient rassemblés. Ils portaient bien sur eux les traces de notre dignité commune, et cependant il n'était pas besoin de les regarder longtemps pour découvrir aussi dans tout leur être des marques trop sensibles d'une cruelle dégradation. Au milieu du silence de tous, l'un d'eux se leva et leur adressa ce discours : " Chers et misérables compagnons d'infortune, avons-nous résolu de porter jusques au bout les injures du sort qui nous a été fait ? L'humanité n'existe pas pour nous ; rebuts du monde, saisis dès nos premiers jours par la main de fer de la destinée, nous n'avons servi jusqu'à présent qu'à récréer nos maîtres par des spectacles barbares, ou à nourrir par nos travaux leur faste, leur mollesse et leur volupté. Il est vrai, nous avons fui, nous sommes libres, mais vous comprenez bien que cette liberté n'est encore que la servitude ; tout l'empire, toute la terre est contre nous ; nous n'avons pas d'amis, pas de patrie, pas d'asile. Mais avons-nous besoin d'autres amis, d'autre patrie, d'autre asile que nous-mêmes ? Considérons qui nous sommes, et comptons-nous d'abord. Ne sommes-nous pas le plus grand nombre ? Qu'est-ce que nos maîtres ? Une poignée de patriciens dont nous peuplons les maisons, qui ne respirent que parce que nous n'avons pas le courage de poser la main sur leur poitrine pour les étouffer. Et si la chose est comme je le dis, si nous avons la force du plus grand nombre, si c'est l'humanité presque entière qui est esclave d'une horde jouissant de tout et abusant de tout, qui est-ce qui nous empêche de nous lever, d'étendre nos bras une fois en ce monde, et de demander aux dieux qu'ils décident entre nous et nos oppresseurs ? Nous n'avons pas seulement le nombre, nous avons l'intelligence aussi ; beaucoup d'entre nous ont enseigné à leurs maîtres ou enseignent à leurs enfants les lettres humaines ;

nous savons ce qu'ils savent, et ce qu'ils savent ils le tiennent de nous ; c'est nous qui sommes leurs grammairiens, leurs philosophes, et qui leur avons appris cette éloquence qu'ils portent au forum, pour y opprimer tout l'univers. Enfin, nous avons plus que le nombre et que l'intelligence, nous avons le droit, car, qui nous a faits esclaves ? qui a décidé que nous n'étions pas leurs égaux ? où est le titre de notre servitude et de leur souveraineté ? Si c'est la guerre, faisons la guerre à notre tour ; essayons une fois la destinée, et méritons par notre courage qu'elle se prononce pour nous." Ayant dit cela, Spartacus étendit la main vers le ciel et vers la mer ; son geste acheva sa parole ; la foule qui l'avait écouté se leva, sentant qu'elle avait un capitaine, et huit jours après, quarante mille esclaves rangés en bataille faisaient tourner le dos aux généraux romains, remuaient de fond en comble l'Italie, et se voyaient sur le point, comme Annibal, de regarder en vainqueurs la fumée de Rome.

Ils furent vaincus pourtant, malgré le nombre et le courage, et Pompée venant mettre le sceau à leur défaite, n'eut qu'à écrire quelques lignes au Sénat pour lui apprendre que ces vils esclaves, un moment sa terreur, étaient rentrés dans leur légitime néant.

Tel était l'état du monde quelques années avant la venue de Jésus-Christ. Une grande portion de l'humanité n'avait ni patrie, ni famille, ni droits ; elle était inscrite dans la loi sous la rubrique des choses et non des hommes. On la traitait comme une race d'animaux plus intelligents, plus forts, mais qui n'avaient d'autre distinction que d'être plus aptes à une servitude profitable. Je pourrais, pour ma thèse, me borner au fait, et vous dire : Voilà ce que l'homme avait fait de l'homme en quatre mille ans, voilà où en était avant Jésus-Christ la fraternité. Mais il ne sera pas inutile qu'après avoir vu le fait nous en cherchions la cause, afin de mieux comprendre la grandeur et la difficulté de la révolution opérée sous ce rapport par la doctrine catholique.

C'est donc, Messieurs, puisque vous voulez savoir la cause de la servitude, c'est que l'homme n'aime pas l'homme, que l'homme n'aime pas le travail, que l'homme n'aime pas le partage de son bien, que l'homme enfin n'aime rien naturellement de ce qui constitue la fraternité.

L'homme n'aime pas l'homme ; car l'amour, ce charme inexprimable qui nous presse vers un objet, et nous pousse moins à nous donner qu'à nous fonder en lui ; l'amour, cette merveille la plus incompréhensible de notre nature, à quoi nous passons toute notre vie, jusqu'à ce que nous ayons désespéré de nous assez pour ne plus chercher à en réaliser le mystère ; l'amour n'a qu'une cause unique, cause rare et passagère dans l'humanité. Je voudrais en cacher le nom : je me reproche jusqu'à un certain point de le nommer dans cette chaire ; mais il m'est impossible de ne pas le prononcer. L'amour n'a qu'une cause, et cette cause c'est la beauté. Que l'homme soit mis en présence d'une nature où respandit ce don terrible, à moins qu'il ne soit couvert d'un bouclier divin, il en ressentira les coups : si rebelle, si orgueilleux qu'il soit, il viendra comme un enfant se courber aux pieds de ce quelque chose qu'il a vu et qui l'a subjugué par un regard, par un cheveu de son cou, *in uno crine colli sui*, dit admirablement l'Écriture. Mais cette beauté, cause unique de l'amour, elle est rare et passagère en nous. Elle n'appartient qu'à un très petit nombre, et les êtres qui en sont le plus doués ne jouissent qu'un moment de leur couronne. Adorés un jour de leur vie, ils sentent bientôt la fragilité du don qui leur a été fait ; les adulateurs fuient à mesure que les années descendent, et quelquefois il n'est pas besoin des années. Le cœur épris violemment se détache avec rapidité, et d'expérience en expérience, ces êtres qu'on a tant chéris arrivent à ne plus posséder d'eux-mêmes et des autres que les reliques d'un songe.

La beauté, qui est la source de l'amour, l'est aussi des plus grandes désolations qui soient ici-bas, comme si la Providence et la nature se repentaient d'avoir fait à quelques-uns de nous un si riche et si rare présent.

Si telle est la cause de l'amour, comment l'humanité serait-elle aimée ? A part le petit nombre qui la possède, et avec tant d'imperfections, qu'est-ce que le reste ? Que voit l'homme autour de soi ? Des hommes non pas seulement dépourvus de la grâce et de la majesté de leur nature, mais défigurés par le travail, avilis par des maux sans nombre, en qui l'œil ne découvre plus rien qu'une sorte de machine qui se meut. Et si du corps on pénètre jusqu'à l'âme, la misère et la honte s'y révèlent sous des aspects plus profonds encore, qui n'arrêtent plus le mépris par la pitié. L'orgueil sans cause, l'ambition, l'égoïsme, la haine, la volupté, tous les vices se disputent ce visage intérieur de l'homme, et aspirent à le déshonorer. Que reste-t-il pour l'a-

mour ? à quel vestige de la beauté se prendra l'homme pour aimer l'homme et partager fraternellement avec lui les peines du travail et la joie des biens ?

L'homme n'aime pas le travail. Il aime seulement une activité qui flatte l'orgueil et trompe l'ennui. Pascal en a fait la remarque. Un homme, dit-il à peu près, se juge malheureux parce qu'une disgrâce le jette dans un châteaun magnifique, où, entouré de toutes les jouissances et de toutes les distinctions, il ne lui manque qu'une multitude de solliciteurs et d'importuns qui l'empêchent de penser à soi. Cela est vrai, nous aimons l'activité, mais une activité commode et honorée qui, selon l'expression de Mme. de Staël, ajoute l'intérêt au repos, et nous donne sans fatigue la satisfaction de tenir et de remuer les fils de ce monde. C'est l'activité paresseuse du commandement qui nous séduit ; mais dès qu'il y a fatigue réelle d'esprit ou de corps, nous cherchons à la rejeter sur les autres autant que nous le pouvons. Le travail est une peine. Il a été imposé à l'homme quand Dieu le chassa du paradis terrestre avec cette sentence : *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* ; en le repoussant, nous ne faisons que repousser un châtement, et pour l'accepter, quand l'amour nous manque, il ne nous faut pas moins que toute la force de la nécessité. Or, l'homme manque d'amour à l'égard de l'homme, et l'horreur du travail, combinée avec sa nécessité, lui inspire sans cesse l'idée et la tentation de la servitude pour autrui. Combien donc est-il loin de la fraternité qui est le partage réciproque du cœur, du travail et des biens !

On serait porté à croire que l'homme, parvenu à un certain degré de richesse et rassasié de superflu, n'éprouve aucune peine à donner ce qui est inutile même à la surabondance du luxe : c'est une erreur. L'homme ne donne jamais volontiers. Quand il ne sait plus que faire de son or, il achète la terre qui le produit. Dénué souvent de postérité, ou réduit à des neveux qu'il déteste, il achète encore, et si la terre manque à son ardeur de la posséder, il ensevelira dans des cœurs profonds cet or doublement inutile, se donnant quelquefois le plaisir de le regarder, et de le compter, et de savoir au juste de combien d'écus sa félicité s'est accrue ! Quelle joie y a-t-il là ? Vous et moi nous l'ignorons également ; on ne se rend compte que des passions dont l'on fut soi-même victime. Le pauvre ne comprend pas l'état de l'homme riche, qui aime mieux enfouir que donner ; mais il en est ainsi. Il arrive même que le riche s'ennuie de l'être, qu'il n'en peut plus de sa fortune, qu'un immense dégoût le saisit : il pourrait, ce semble, s'ouvrir une veine nouvelle de joies en rappelant de la misère une famille ruinée, en mariant de pauvres jeunes gens qui s'aiment loyalement. Il n'aurait pas même besoin d'aller chercher le malheur ; le malheur monterait son escalier de lui-même ; il y monte à tout quart d'heure sans qu'on l'attende ; il frappe, il apporte à ce misérable un bien qu'il ne connaît plus. Mais la satiété poussée jusqu'à la douleur n'apprend pas encore à l'homme le secret de se dépouiller. Il estime que l'honneur d'être plus riche que personne mérite bien d'être acheté par la souffrance. Encore une fois, nous ne comprenons rien à tout cela, mais tout cela est, et nous révèle une troisième source de la servitude substituée dans le monde ancien à la fraternité.

En effet, si l'homme n'aime pas l'homme, s'il hait le travail, et abhorre tout partage de son bien, qui ne voit au bout de ces dispositions de son âme, comme une conséquence inévitable, l'établissement de la servitude ? Pourquoi n'abuserais-je pas de la force contre l'homme que je méprise, pour l'assujettir à un travail dont je me délivre, et qui sert à la fois ma fortune et mon orgueil ? Pourquoi n'attacherais-je pas le plus d'hommes possible, au moindre prix possible, à la satisfaction de tous mes sens ? Pourquoi, si je le peux, n'aurais-je pas, comme dans l'Inde, des gens pour chasser de mon visage les animaux importuns, d'autres pour me porter en palanquin, d'autres pour me tenir un verre d'eau tout prêt quand j'aurai soif, d'autres pour m'accompagner et me faire honneur ? Peut-être sera-ce l'occasion qui me manquera pour m'assujettir mes semblables ; mais l'occasion n'est-elle jamais manquée dans le monde aux oppresseurs ? Une fois les causes de la servitude posées dans le cœur de l'homme, qui s'y opposera ? où sera le point d'appui des faibles contre les forts ? qui parlera pour l'homme, si l'homme le méprise ? Bar l'effet même du manque d'amour et de la passion de s'agrandir, il se formera nécessairement des générations déshéritées ; ces générations s'agiteront, elles feront peur aux heureux du monde ; il faudra bien créer une force qui leur ôte l'idée de se révolter et qui permette à l'égoïsme un sommeil tranquille. Quel plus naturel moyen que de les réduire à une servitude qui les avilisse à leurs propres yeux, et ne leur permette pas même de songer à se revendiquer ?

Ce ne sont pas là, Messieurs, de chimériques interprétations des sentiments de l'homme. Dieu a promis que la servitude subsistât jusqu'à présent pour vous révéler sans cesse à vous-même ce que vous êtes en dehors de la charité qui vient de lui. Vous auriez pu croire que vous aimiez l'humanité par vous-mêmes, et que la philanthropie suffisait à l'établissement de la fraternité universelle. Dieu a pris soin de vous détromper. Que des Européens, des Français, descendant quelques degrés de latitude et soient transportés sous un soleil plus chaud, leur philanthropie expire aux portes d'une fabrique de sucre. Devenus possesseurs d'esclaves, ils découvriront les plus puissantes raisons du monde en faveur de la servitude : celles là mêmes que je disais tout à l'heure, la nécessité du travail, l'impossibilité de l'accomplir par eux-mêmes, le devoir de s'enrichir, l'infériorité de la race assujettie ; l'on ira au loin chercher cette race privilégiée, et si elle n'est pas encore assez proche de la bête, on aura soin, en la maltraitant et en la privant d'éducation, de l'amener au niveau de bassesse et d'abrutissement désirable pour que tous la jugent incapable et indigne de la liberté. Voilà l'homme, Messieurs, et quels obstacles la doctrine catholique devait trouver en lui pour l'établisse-

ment de la fraternité. Voyons comment elle a fait pour être la plus forte.

Quand Jésus-Christ avait voulu fonder l'apostolat, il avait prononcé cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*. Il lui en coûta davantage pour fonder la fraternité. Il s'y reprit à plusieurs fois, et posa trois textes fameux.

Je vous donne, dit-il une fois, *je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns et les autres, comme je vous ai aimés moi-même ; le monde connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres*. Remarquez d'abord, Messieurs, cette expression : *Je vous donne un commandement nouveau*. Jésus-Christ ne s'en est servi que dans cette occasion, du moins d'une manière aussi expresse. L'humilité, la chasteté, l'apostolat, quoique des choses nouvelles, étaient moins pourtant que ce précepte : *aimez-vous les uns les autres*. Et Jésus-Christ ajoute que ce sera le signe auquel on reconnaîtra ses disciples, non que l'humilité, la chasteté, l'apostolat, ne soient aussi des signes très évidents et très certains de la profession chrétienne, mais parce que la charité est l'océan où commencent et aboutissent toutes les autres vertus. C'est la charité qui rend humble, chaste, apôtre ; c'est elle qui est le principe et la fin, et par conséquent le signe capital de la transfiguration de l'âme.

Faites une seconde remarque, Messieurs : la doctrine catholique apparaissant au monde ne dit pas comme Spartacus : *Levez-vous, armez-vous, revendiquez vos droits* ; elle dit avec calme et simplicité : *Aimez-vous les uns les autres* ; s'il y en a un parmi vous qui se plaigne de n'être pas aimé, qu'il aime le premier ; l'amour produit l'amour. Quand deux s'aiment et qu'on aura vu la joie de leur cœur, un troisième viendra qui désirera être aimé aussi en donnant son amour, ensuite un quatrième. Ce qui vous manque, ce n'est pas un droit, c'est une vertu. Or, aucune loi ne peut vous donner une vertu, aucune victoire ne peut vous la créer. Spartacus aurait vaincu, que le monde eût été le lendemain ce qu'il était la veille ; les esclaves seraient devenus maîtres, les maîtres esclaves, et encore tous ces victorieux, gorgés des dépouilles de Rome, se seraient évergés les uns les autres au nom de la fraternité. Une vertu ne naît pas sur les champs de bataille ; l'âme est la seule terre où Dieu la sème et la récolte. Que faites-vous lorsqu'une plante nécessaire ou désirable manque à votre industrie ? Vous la cherchez au loin, sous le soleil qui la mûrit ; vous la semez et la cultivez avec d'autant plus de soin que le sol à qui vous la confiez n'est pas son sol natal. Eh ! Messieurs, la génération de la vertu ne diffère pas de celle-là ; elle n'en diffère que parce qu'il est inutile d'aller si loin ; le royaume de Dieu est au dedans de vous ; la terre, c'est votre âme, et la semence, vous venez de la recevoir, elle est dans ces mots : *Aimez-vous les uns les autres*.

Elle est aussi dans cette seconde parole : *Si quelqu'un d'entre vous veut être le premier, qu'il soit le dernier, et qui veut être le plus grand, qu'il soit votre serviteur à l'exemple du Fils de l'Homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir*. Vous vous plaignez d'être esclaves, vous ne savez pas ce que vous dites : on est esclave quand on sert malgré soi ; servez de votre propre gré, l'esclavage sera détruit. On vous a dit que le plus grand malheur et la plus grande honte c'était la servitude, et moi je vous dis : Faites de la servitude un acte d'amour ; ce qui était ignominie deviendra gloire, ce qui était esclavage deviendra dévouement, ce qui était la dernière chose deviendra la première, ce qui était le comble de l'infortune deviendra de l'extase. Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer ? Et quand on aime on se donne, quand on se donne on sert, et quand on sert par amour on est heureux. Servez donc en aimant, que vous manquera-t-il ? Il est vrai que l'ordre a été interverti, parce que c'est l'amour qui précède le service, et qu'ici le service a précédé dans l'amour ; mais que vous importe ? Rétablissez l'ordre en aimant ; pourvu que le service et l'amour soient ensemble, le mystère de la béatitude est accompli. Vous donc, ô vous tous, mes frères les esclaves, faites une sainte république d'amour, aimez-vous les uns les autres, et aimez vos maîtres d'amour commun que vous vous porterez ; vous finirez par les désarmer, par leur persuader de vous aimer aussi et de s'aimer entre eux. Rien n'est contagieux comme la vertu arrivée à l'état d'amour. Vos maîtres vous tenaient pour des ennemis, ils avaient encore plus de peur que de haine à votre égard ; quand ils verront que vous les aimez et que vous les servez librement, leurs yeux s'ouvriront, votre liberté naîtra d'elle-même comme un fruit naît de son arbre et tombe de soi quand il est mûr.

Reste une troisième parole, nécessaire encore à l'œuvre de la fraternité : *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume du ciel est à eux*. Vous vous plaignez de l'insensibilité du riche ; ne faites pas comme lui ; aimez la pauvreté, et donner du peu que vous avez à ceux qui ont encore moins. Ne dites pas que vous ne pouvez vous priver de votre part si d'autres n'en font autant ; donnez d'abord la vôtre, d'autres donneront aussi la leur ; votre part vous sera rendue au centuple, et l'esprit de pauvreté, sans lois, sans violence, sans dissoudre la société dans un partage toujours à refaire et toujours impuissant, détruira l'inimitié du pauvre et du riche, fera de celui-ci un économe et de celui-là un protégé de la Providence.

Sans doute, Messieurs, toute cette doctrine est aussi simple que profonde ; cependant personne ne l'avait trouvée. Il en est d'elle comme de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ; chimérique avant le succès, tout le monde fut surpris de n'en avoir pas eu l'idée : il ne s'agissait que de monter sur un vaisseau et d'aller tout droit devant soi. Cependant ici nous avons une merveille de plus ; la doctrine conçue et publiée n'est que peu de chose encore ; il faut qu'elle arrive à l'efficacité par elle-même, sans le se-

cours d'aucune victoire et d'aucune législation. Il faut qu'elle soit acceptée librement, pratiquée librement, et cela contrairement à tous les instincts de l'humanité. On disait à l'homme d'aimer l'homme, lui qui ne l'aimait pas; on lui disait de servir, lui qui n'aime qu'à être servi; on lui disait de donner son bien, lui qui avait horreur de se dépouiller. Évidemment là fin et les moyens n'avaient aucune proportion. Et pourtant que n'a pas été le succès? Je tourne quelques pages de l'Évangile, et je lis: "La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme; nul d'entre eux n'appelait sien ce qu'il possédait, mais tout leur était commun. On ne voyait point d'indigents parmi eux. Quiconque avait des champs et des maisons les vendait et en apportait le prix, qu'il mettait aux pieds des apôtres, et l'on en faisait la distribution à chacun selon ses besoins." La république chrétienne était formée; république nouvelle, inconnue, où tout le monde n'avait qu'un nom, celui de frère.

Mais cette république ne devait pas être bornée à un coin du monde, et y demeurer comme une secte heureuse donnant de loin aux hommes l'exemple de la fraternité. La terre avait été mise devant elle comme la seule limite de sa réalisation; elle était appelée à provoquer et à établir partout le partage réciproque du cœur, du travail et des biens. Elle avait besoin, pour cette grande œuvre, d'un sacerdoce fondé lui-même sur le principe de la fraternité; elle le créa. Elle destitua aux fonctions du gouvernement et de la parole non les princes et les savants, mais ceux des frères, quelle que fût leur naissance, en qui la charité brillait davantage; elle choisit l'enfant du pâtre, et le fils de l'esclave; elle mit sur leur tête la couronne du prêtre, la mitre de l'évêque, la tiare du pontife, et dit tout haut aux princes de ce monde: Voilà aux genoux de qui vous viendrez chercher la lumière et la bénédiction. Vous, Césars, vous dépouillerez votre orgueil un jour, vous vous abaissez devant le fils de votre serviteur caché autrefois dans les basses fosses de votre palais; c'est à lui que vous confesserez vos fautes, c'est lui qui étendra la main sur vous, et qui vous dira: Au nom de Dieu, César, tes péchés te sont remis, va et ne fais plus ce que tu as fait. Le résultat était facile à prévoir. Dès que le pauvre et le petit étaient élevés par le mérite même de l'humilité au trône de la parole et au tribunal de la conscience, la nature humaine prenait une dignité tirée de son fonds et d'une vertu possible à tous; ce n'était plus la naissance et la guerre, le hasard et l'habileté, sources diverses d'exclusion et d'oppression, ce n'était plus l'égoïsme, mais la charité qui tenait le sceptre des destinées de l'humanité. L'esclavage perdait toute signification, et cela sans luttres entre les maîtres et les esclaves, sans révolution précipitée et sanglante, par le seul cours des choses. Comme les fers d'un prisonnier s'usent avec le temps et par le frottement, et que le géolier n'a plus besoin de les détacher quand l'heure légale de la liberté est venue, ainsi la religion n'eut pas même besoin de secouer les chaînes de l'esclave pour les faire tomber, elles s'étaient usées par le temps et par le frottement de la doctrine.

Mais l'esclavage à détruire n'était pas toute l'œuvre de la fraternité, il fallait encore pourvoir au service des misères humaines. La doctrine catholique créa pour elles le service gratuit, c'est-à-dire, un service de dévouement sans autre récompense que le strict nécessaire de l'être dévoué. Ce service enchainait nécessairement la chasteté absolue; il substituait à la famille le genre humain tout entier. Je n'en ferai pas l'histoire, Messieurs, qui ne la connaît? Qui ne sait avec quelle ingénieuse fécondité la doctrine catholique a pourvu de pères et de mères tous les malheurs? Épiant dans chaque siècle la misère qui lui était propre, elle lui a suscité chaque fois des serviteurs nouveaux. Elle a fait la sœur de charité aussi facilement qu'elle avait fait le chevalier de Malte, le frère des écoles chrétiennes aussi bien que le frère de la Merci, l'ami du fou comme l'ami du lépreux. Chaque jour encore vous avez sous les yeux l'exemple de ces créations, où la puissance de la charité prend corps à corps la puissance de la misère, et ne lui permet pas de toucher le point le plus obscur de l'humanité sans y porter la main après la sienne; ainsi s'est établi le règne de la fraternité parmi les hommes, œuvre incroyable même à qui la voit, et dont il faut bien que je vous demande l'explication.

Je vous demande quelle est la cause d'un si étrange phénomène, après tant d'autres que nous avons déjà vus. Pourquoi et comment la doctrine catholique a-t-elle été seule efficace pour abolir la servitude, pour transformer le cœur du riche et celui du pauvre, pour organiser ce service volontaire et gratuit qui couvre encore l'Europe, malgré la conspiration de tant d'hommes qui s'efforcent de l'anéantir? Je vous demande comment cela s'est fait, comment se fait-il que cette doctrine catholique, qui seule déjà produit l'humilité, la chasteté, l'apostolat, soit la seule aussi qui produise la fraternité? La seule et toujours la seule, les autres ne faisant que détruire, ou si elles conservent quelque chose de la force qu'elles ont reçue primitivement de la doctrine catholique, ne faisant qu'altérer son ouvrage et ses dons?

J'ai déjà répondu, Messieurs, qu'évidemment cette efficacité de la doctrine catholique est divine, puisque si elle était humaine, toute autre doctrine en déroberait le secret tôt ou tard. Pourquoi l'homme aime-t-il l'homme aujourd'hui, si la doctrine catholique a laissé l'homme tel qu'il était, avec sa seule nature et son seul attrait? La beauté, disions-nous, est la cause unique de l'amour; il faut donc que la religion catholique ait revêtu l'homme d'une beauté qu'il n'avait pas auparavant. Mais laquelle? Si je vous regarde au dehors, vous n'êtes pas changés, votre visage est celui de l'antiquité, et même vous avez perdu quelque chose dans la rectitude des lignes de la physiognomie. Quelle beauté nouvelle avez-vous donc reçue? Ah! une beauté qui

vous laisse homme, et qui est pourtant divine! Jésus-Christ a mis sur vous sa propre figure, il a touché votre âme avec la sienne, il a fait de vous et de lui un seul être moral. Ce n'est plus vous, c'est lui qui vit en vous. Une sainte disait: Si on pouvait voir la beauté d'une âme, on ne pourrait plus rien regarder! Cette beauté que le monde ne voit pas, nous chrétiens, nous l'entrevoions; elle perce à travers l'humanité déshonorée, nous la sentons, nous la cherchons; elle nous séduit, non pour un jour, comme la beauté humaine, mais avec l'indélébile magie de l'éternité. Si je vous aime, si je suis forcé de vous parler, si je donnerais ma vie pour le salut d'un seul d'entre vous, ce n'est pas que je sois plus qu'un homme, mais je vois en vous une inexplicable lueur qui vous enveloppe, vous pénètre, et me ravit au dedans de vous. Je l'ai moi-même aussi à votre œil, si vous êtes chrétiens. Un jour, et bientôt même, cette parole qui vous annonce la doctrine se ternira; la décadence s'approche de l'homme avec rapidité, et avec elle la solitude et l'oubli. Ce temps venu, il ne me restera dans votre âme que le souvenir d'un écho; mais à moi, comme à vous, dans la vie et dans la mort, il nous restera la beauté qui vient du Christ, son visage qui est sur nous, l'amour qui en jaillit pour nous réjouir vivants et nous embaumer au tombeau.

Vous avez déjà quelque expérience de la vie, vous avez heurté à plus d'une porte: eh bien, dites-moi, n'avez-vous pas senti la différence de l'homme qui vous accueille en homme, d'avec l'homme qui vous accueille en chrétien? A part vos mères, vos sœurs, et un petit nombre d'amis, quel homme indifférent, si philanthrope qu'il soit, vous a serré sur son cœur? Dans quel cabinet, au fond duquel un philosophe cache ses glorieuses veilles, avez-vous été reçu avec amour? En qui avez-vous reconnu la poitrine de la fraternité? Pour moi, à part ceux que je nommais tout à l'heure, je ne l'ai trouvée que dans des chrétiens, dans des âmes animées de la vertu du Christ, dans des prêtres à qui je confessais mes fautes, dans quelques jeunes gens qui m'apportaient l'avu des leurs et qui se jetaient de joie dans mes bras; âmes fraternelles, embrasées déjà de la communion des saints, et me révélant de loin l'extase éternelle de l'unité.

Et vous, hommes qui n'êtes que des hommes, souffrez que je vous le demande: où en êtes-vous de la fraternité et de l'amour humain? Hélas! après des illusions rapides, vous ne croyez déjà plus à l'amour; vous êtes devenus incrédules même à la beauté, et la source des joies mystérieuses ne donne plus d'eau dans le fond de votre cœur. Vous avez ôté de l'homme le Dieu qui y habite, et vous vous êtes étonnés du néant qui s'y est fait. Qu'ai-je besoin de citer de nouveau à mon tribunal le matérialisme, le protestantisme et le rationalisme? On peut considérer le monde en bloc aussi bien que par l'analyse. Eh bien! depuis que la raison humaine, sous diverses couleurs, a combattu et affaibli la doctrine catholique dans le monde, quel chemin y a fait la fraternité? Son nom est dans toutes les bouches, il fait le fonds des systèmes et des désirs; on n'entend parler que d'esprit d'association et de communauté; on se tend la main de partout: et cependant un gémissement sourd, une plainte unanime dénonce à toute la terre le refroidissement des cœurs. Que j'écoute l'homme qui porte le faix du service militaire, le magistrat appliqué aux fonctions de la justice, le professeur démentant dans l'âme du jeune homme le secret de ses penchants, l'homme politique étudiant de près les grands ressorts du monde; que j'écoute enfin la voix de la société, par tous les pores d'où elle s'échappe, je n'entends qu'un mot tomber dans mon oreille: l'égoïsme. Le froid et le vide sont dans l'humanité. On sent jusque dans les ardeurs politiques un souffle morne, une respiration fatiguée, qui annonce au dehors la misère du dedans. Ainsi, quand le soleil décline vers l'horizon, la sève de la nature s'arrête et se glace; elle attendrait la mort, si elle n'espérait toujours la résurrection.

La résurrection viendra, chrétiens, et viendra par nous. Puisque le monde, qui ne veut pas de l'humanité, qui ne veut pas de la chasteté, qui ne veut pas de l'apostolat, veut de la fraternité, puisqu'il est obligé d'en vouloir, et que tous les jours il s'ingénie à en faire, voilà le terrain commun où nous nous rencontrons avec lui. Profitons-en. Entre lui et nous, c'est à qui répandra le plus d'amour véritable, à qui donnera le plus en recevant moins. Personne, dans ce conflit, ne pourra nous incriminer. Jetons-nous-y à cœur rempli; nous avons tant reçu d'amour qu'il nous coûte peu d'en rendre. Gagnons nos frères à force de bienfaits, et puisque de moment en moment le froid augmentera dans le monde, que de moment en moment la chaleur augmentera en nous pour passer jusqu'à lui; afin que ce Lazare étant au tombeau, s'il devait y descendre, nous eussions assez de vie pour lui et pour nous assez de larmes pour pleurer, assez de puissance pour jeter ce grand cri: Lazare, quoique mort, entends la voix qui ressuscite, et sors du tombeau!

Une nouvelle expédition antarctique se prépare—Elle sera commandée ou par Sir John Franklin ou par sir James Ross, avec le capitaine Crozier pour commandant en second. L'Érèbe et la Terreur, qui depuis leur mémorable expédition dans ces mêmes régions polaires, ont aussi fait le voyage de découverte au pôle arctique, ont été amenés à l'arsenal de Woolwich, où l'on y installe une hélice pour leur aider à se frayer un passage à travers les glaces dans la baie de Baffin. Ils pourront cependant prendre encore des provisions pour deux années. Ils passeront par le détroit de Barrow entre le cap Walker et l'île de Bunkes, et de là se dirigeront vers le continent de l'Amérique à l'ouest de l'île Wollaston.

BULLETIN.

Nouvelles diverses.—Principes d'association.

☞ Toutes les personnes qui ont besoin de correspondre avec ce Bureau tant pour l'acquit de leur abonnement aux *Mélanges Religieux*, que pour demandes de manuels et cartes de tempérance, calendriers, etc. sont priées de s'adresser à M. Plamondon prêtre, à l'Evêché.

—Nous voyons par une circulaire de M. le Dr. Meilleur, le Surintendant de l'éducation, que l'octroi scolaire du gouvernement pour 1844, est maintenant entre les mains des commissaires spéciaux chargés de la distribution de l'argent des écoles. MM. les commissaires des paroisses peuvent donc de suite toucher l'argent, en remplissant les formalités ordinaires.

—Les bruits d'une guerre provoquée par l'annexion du Texas, dont nous ne pouvons parler encore que d'une manière fort vague dans notre dernier numéro, semblent avoir acquis aujourd'hui plus de consistance. On annonce officiellement que trois bricks sont partis de Pensacola avec des instructions cachetées qui ne devaient être ouvertes qu'en mer. Les journaux ne paraissent pas douter que ces instructions cachetées ordonnent aux capitaines de ces différents bricks de former une croisière sur les côtes du Mexique. Ils ajoutent qu'un grand mouvement règne dans les divers ports où sont stationnés les navires de guerre des Etats-Unis.

—Le sinistre éprouvé par le steamboat parti d'Albany pour New-York, occupe toujours beaucoup l'attention publique. Nous annonçons dans notre dernier numéro que l'on avait déjà retiré de l'eau sept cadavres dont six de femmes. Des nouvelles plus récentes nous apprennent que le nombre des victimes repêchées s'élève aujourd'hui à treize dont dix femmes. Quelques témoins de la catastrophe pensent que lorsqu'on aura pu retirer de l'eau la partie du bâtiment où étaient situées les cabines des dames, le nombre des cadavres s'élèvera peut-être à quarante. Le capitaine ne partage pas cette opinion. Il paraîtrait qu'une femme de chambre retirée vivante de l'Hudson aurait déclaré que lorsqu'elle avait quitté le salon des dames, toutes celles-ci avaient déjà pris la fuite.

Les journaux de New-York racontent plusieurs nouveaux incidents de ce drame lugubre. Nous nous bornerons à en rapporter succinctement deux ou trois qui nous ont paru mériter davantage la publicité. On a retrouvé le corps d'un nommé William Davis qui avait réussi une première fois à sauver sa sœur, et qui après l'avoir mise à bord du *Rochester*, voulut retourner sur le *Swallow* naufragé pour sauver une dame Coukling. De douze personnes, hommes ou femmes, qui sautèrent en même temps de l'avant du steamboat sur le roc où il était échoué, deux seulement réussirent à s'y accrocher : les dix autres tombèrent à l'eau. Un passager raconte qu'il tenait sa femme par la main pour s'enfuir avec elle, mais séparé d'elle par la foule, il eut à peine le temps de se sauver seul, en abandonnant sa femme qui avait sur elle \$15,000 en billets de banque.

—Nous avons vu avec un plaisir que tout bon Canadien comprendra, les nouveaux efforts faits par la Société de saint Jean-Baptiste pour s'étendre et s'affermir de plus en plus en ce pays. Une société nationale, au milieu de tant d'autres sociétés : c'est pour nous un drapeau ; c'est l'expression d'un principe : c'est l'amour de la patrie, l'union des cœurs et des volontés, c'est la force du présent et l'intelligence de l'avenir ; c'est la vie d'un peuple se faisant toucher, sentir, se manifestant à tous amis et ennemis ; c'est une protestation vivante à nos adversaires contre leurs tentatives d'anéantissement, contre leurs menaces de mort. Oui, l'association, l'union de tous les membres de la grande famille, voilà notre force et notre sauvegarde. Tous les intérêts comme toutes les gloires sont et seront toujours là. Nous sommes donc heureux de voir qu'on semble le comprendre aujourd'hui mieux que jamais. Des associations se sont formées dans nos villes dans des buts divers, mais également nobles et généreux, tendant tous aux progrès des sciences, des lettres et des arts, favorisant les intérêts matériels en même temps qu'ils ouvraient des voies nouvelles au développement des intelligences. Ce sont là des commencements si heureux, qu'ils nous font rêver à un avenir où nous n'aurons plus rien à envier aux nations les plus favorisées.

Mais à ces éléments divers de notre prospérité et de nos gloires futures, à ces glorieuses associations, grandissant chacune dans sa sphère, travaillant à

l'ombre de la grande société canadienne au bonheur et à la gloire de la patrie, il faut un lien commun, un signe de ralliement, un drapeau, un principe reconnu de tous, admis par tous. Il faut que ce principe soit d'une importance, d'une nécessité incontestable ; il faut qu'il soit assez puissant pour tenir unies les différentes parties de ce tout social. Or, qui ne voit tout d'abord que ce principe ne peut être autre que le principe religieux, le principe catholique ?—On aura beau chercher partout, notre force est là, notre nationalité est là, le bien qui doit nous unir est là. Un excellent écrivain de la *Revue Canadienne*, dans son No. du 5 avril, l'a indiqué ce principe, mais seulement indiqué ; et nous nous félicitons de trouver nos vues si conformes aux siennes, et d'avoir occasion de développer sa pensée si grande, si généreuse, si digne d'un *Ami* et d'un bon citoyen. Notre religion, voilà un principe commun, invariable, nécessaire, inaliénable, tout puissant, comme il n'en est pas un autre pour nous sur cette terre. Tant que nous sommes catholiques, nous sommes quelque chose de grand et de fort chez nous, nous formons un corps, une nation qui commande le respect et la crainte ; si nous cessions d'être et de nous montrer catholiques nous ne serions plus que quelques centaines de mille hommes de plus ajoutés à ces millions d'autres hommes devenus la chose de l'Angleterre. Si l'on voulait d'autres preuves que des paroles pour s'en convaincre il suffirait de jeter les yeux sur l'histoire contemporaine. L'Irlande d'abord, la pauvre Irlande si longtemps esclave et persécutée, a conservé malgré deux siècles d'un martyre inouï une nationalité si vivace, que désespérant désormais de l'étouffer, ses maîtres se voient aujourd'hui contraints de traiter avec elle et de lui demander la paix. A quel principe puissant a-t-elle dû cette immortelle vie qui fait l'admiration et le désespoir de ses ennemis ? Au catholicisme évidemment. Elle avait tout perdu, tout jusqu'à sa langue, le dernier bien que perd un peuple ; mais sa religion devint son drapeau, et confondant dans un même amour le culte de Dieu et de la patrie, ces deux religions de l'homme, elle l'embrassa dans une sublime étreinte, et rien ne put l'en séparer. L'Irlande demeura catholique, la foi catholique y jeta de si profondes racines, que ni les séductions, ni le martyre ne purent l'ébranler, la modifier seulement, l'Irlande fut toujours l'Irlande.—Pourquoi la Belgique, après tant d'années d'asservissement à la Hollande protestante, trouva-t-elle l'énergie suffisante pour secouer ce joug odieux ? Elle était catholique ; elle s'était maintenue et conservée catholique ; c'était sa nationalité à elle aussi, et un peuple qui sait conserver sa nationalité ne peut être longtemps esclave.—Pourquoi le très Autocrate Nicolas emploie-t-il toute sa puissance pour consommer l'apostasie de la malheureuse Pologne ? C'est que dans son instinct despotique il a parfaitement compris que tant que la Pologne sera catholique, elle sera une nationalité, un drapeau, une patrie, et que du moment qu'elle aura adopté la religion du maître rien ne pourra plus s'opposer à son esclavage et à son oppression. Ainsi des canons pour faire la conquête, puis des papes russes pour recevoir les apostasies et assurer la domination sans le secours du canon. Nous pourrions poursuivre ces citations ; car l'histoire de toutes les dominations est la même.—Ainsi nous dirons à nos concitoyens : Voulez-vous être forts et respectés, voulez-vous conserver, au milieu de tant d'autres, une nationalité sérieuse et puissante ? Soyez catholiques, montrez-vous catholiques. A ceux mêmes chez qui la foi serait faible, dans le cœur desquels les intérêts des choses présentes auraient pris la place de ce que nous nommons nous les intérêts éternels, nous dirons encore : Soyez catholiques par esprit de patriotisme ; montrez-vous catholiques pour sauver les hommes et les choses de la patrie, pour l'honneur de votre pays, pour l'amour de vous et de vos familles. Votre langue et votre religion, voilà des trésors qui vous ont été confiés, qu'il faut défendre au péril de votre vie, qu'il faut transmettre à vos descendants aussi intacts et aussi purs que vous les avez reçus de vos nobles ayeux.

C'est là assurément un principe puissant, nécessaire qui peut servir de lien admirable aux diverses associations qui grandissent et prospèrent au milieu de nous. Sans détourner aucune du but spécial et généreux qu'elle poursuit, le principe catholique, devenu un principe national, servira de point de ralliement entre ces différentes sociétés ; il en fera un tout puissant et homogène qui sera pour chacune une condition nouvelle de succès, et une garantie suprême de vie. Quelque nobles et utiles que soient les fins particulières de chaque société particulière, elles se bornent nécessairement aux intérêts de certaines classes seulement, elles sont nécessairement restreintes dans des limites que leur but même a fixés d'avance. Il est donc nécessaire

d'y ajouter une fin d'un intérêt universel et sans limite, qui soit accessible à toutes les conditions et à tous les individus. C'est l'intérêt national entendu comme nous venons de le dire, c'est le catholicisme, source et sauvegarde unique de notre nationalité. C'est là que tous ces nobles cœurs, ces puissantes intelligences, qui sont aujourd'hui notre orgueil et notre espoir, se rencontreront venant de points différens ; c'est là que des mains amis se presseront dans un même sentiment d'amour pour Dieu, pour leurs frères, pour la patrie ; c'est là qu'ils échangeront en sermens mille fois bénis de consacrer au bonheur de leur pays ce que Dieu a mis de trésors dans leur ame, trésors d'intelligence et d'amour qui promettent à l'avenir de notre cher Canada des jours prospères et glorieux. Le catholicisme, qui est notre premier bien à nous Canadiens, favorise d'ailleurs tout ce qu'il y a de grand et de beau dans le monde : il inspire les nobles pensées et les généreux dévouemens ; il est l'ami de la liberté et le gardien du bonheur des peuples. C'est en le prenant pour guide que les plus sublimes intelligences ne se sont jamais égarées. C'est en marchant dans la route qu'il a tracée par tout le monde qu'on trouve et qu'on admire tant de vertus, tant de triomphes et tant de gloires. Il est donc honorable de le prendre pour compagnon dans le voyage de ce monde ; et quand les intérêts sacrés de la patrie en font un devoir, un cœur intelligent, un citoyen digne de ce nom n'hésite plus à suivre ce drapeau, devenu celui de la patrie, à combattre pour sa défense, et à mourir s'il le faut en le saluant d'un dernier regard de dévouement et d'amour. Ces sentimens si patriotiques et si vrais sont, nous sommes heureux de le croire, dans le cœur de ces jeunes hommes, l'espoir de notre pays. Les tendances de leurs écrits, en même tems qu'elles dévoilent le sérieux de leurs études, laissent découvrir l'esprit religieux, l'amour et le respect de ce qui est noble et bon ; que renferme leur ame. Honneur à ces vrais citoyens, à ces catholiques sincères ! La patrie dont ils préparent le bonheur saura les récompenser. *Communiqué.*

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Voici ce qu'écrira à la *Minerve* un correspondant d'Amherstburg au sujet de l'incendie de l'église de cette place :

“L'église catholique de cette ville est devenue la proie des flammes le Jeudi-Saint, à midi. Le feu prit par des cierges allumés dans le reposoir et se communiqua ainsi dans un instant au reste de la bâtisse. La piété des habitans a érigé sur les ruines encore fumantes de l'église incendiée, un temple temporaire, jusqu'à ce que la nouvelle église qui est en construction depuis l'an dernier puisse recevoir les fidèles, ce qui aura lieu probablement dans le cours de juillet ou d'août.”

—On lit dans le *Journal de Québec* :

Malgré la dureté des tems, la recette provenant du bazar de la Société Charitable des dames catholiques s'est élevée à £325.

On se rappelle que la somme de £40 était le résultat d'une quête pour les pauvres, qui avait eu lieu le vendredi-saint à l'église St.-Patrice ; eh ! bien, la quête de lundi, fête patronale des Irlandais, célébrée avec pompe à l'église du nom de leur patron, a donné encore £40 !

—On écrit au *Canadien* du 11 :

“Hier, au couvent de St. Roch, les élèves pensionnaires des Sœurs de la Congrégation ont subi un examen en présence de plusieurs membres du clergé et de leurs parens. Mgr. de Sydné, avec son empressement ordinaire à encourager l'éducation, était venu présider à cette fête littéraire. Quoique cette maison ne soit ouverte que depuis environ six mois, les élèves ont répondu de la manière la plus ferme et la plus satisfaisante sur la grammaire française et anglaise, la géographie tant sacrée que profane, l'histoire sainte, l'histoire ancienne, l'histoire du Canada, la mythologie, etc. Quelques unes, dans le cours de la séance, ont récité de jolies fables en français, et quelques pièces de poésie en anglais, et à la fin plusieurs de ces jeunes demoiselles ont, avec un naturel charmant, représenté un petit drame dont le but était de faire voir les avantages de l'éducation dans les différentes positions sociales. Tels sont les admirables fruits que produisent, et que ne peuvent jamais manquer de produire la discipline religieuse et le désintéressement catholique joints à l'excellente méthode des bons Frères des Ecoles Chrétiennes. Honneur, sommes-nous portés à nous écrier ici, au dévouement généreux et surhumain de ces pieuses filles, qui consacrent ainsi les plus florissantes années de leur jeunesse à l'instruction des enfans, tâche obscure et si souvent pénible ! mais craignons de flétrir du soufflé de nos louanges humaines les couronnes immortelles, unique objet de leurs desirs, seules dignes de telles vertus. Les mères présentes à cet examen ont dû sans doute être bienheureuses des succès de leurs enfans ; elles ont dû y trouver une récompense bien douce des nobles sacrifices que se sont imposés les citoyens de St. Roch, excités par le zèle éclairé de leur digne pasteur, pour construire ce bel édifice, monument durable de l'esprit de religion et de vrai patriotisme qui les anime. Il se perpétuera dans cette ville, soyons-en sûrs, cet esprit de foi ; elles se conserveront dans leur intégrité ces mœurs pures et

antique, que les étrangers y admirent, tant que la génération croissante, tant que la jeunesse de l'un et de l'autre sexe y sera confiée aux enfans du vénérable La Salle et de la vertueuse sœur Bourgeois.”

FRANCE.

—Dans un de ses derniers numéros, le *National* annonçait qu'à la Sorbonne le cours d'éloquence sacrée de M. l'abbé Cœur avait été troublé, parce que, dans un mouvement de trop juste indignation, le professeur se serait écrié que “les jeunes gens qui partageaient les doctrines émises par M. Michelet dans son dernier livre, et qui propageaient cet ouvrage, n'étaient que des piliers d'estaminet et des malheureux que le bague réclamerait un jour.” Tout en reproduisant ces paroles, le *National* hésitait à croire qu'elles fussent échappées à M. Cœur. Il avait raison de douter, et M. Cœur, dans une lettre adressée à ce journal, l'en remercie.

“Parmi les opinions que j'ai combattues vendredi (14 février), ajoute le professeur d'éloquence sacrée, plusieurs se trouvent en effet dans l'ouvrage de M. Michelet. Je m'étais abstenu de prononcer son nom ; mais si on a pu le deviner, on a pu remarquer aussi le soin scrupuleux que j'ai mis à séparer du livre que je blâme l'homme que j'honore, et dont j'ai publiquement et à plusieurs reprises loué le caractère.”

“Les paroles qu'on me prête sont absurdes, grossières, extravagantes ; et celui qui aurait pu les dire serait mieux placé à Charenton que dans une chaire de la Sorbonne.”

“Je me flatte qu'une telle déclaration de ma part est de nature à ne laisser aucun doute aux esprits les plus prévenus.”

Au reste, on peut craindre que la prévention n'ait été calculée, et qu'on n'ait voulu s'en faire un prétexte de violence contre M. Cœur. Vendredi dernier, en effet, un grand nombre de jeunes gens s'étaient réunis à la Sorbonne avec des intentions malveillantes ; ils voulaient, disaient-ils, contraindre le professeur à rétracter les paroles qu'on lui attribuait. Mais le cours a été ferme.

Evidemment c'est aux succès éclatans de l'enseignement catholique de quelques professeurs à la Sorbonne, que cette portion de la jeunesse ainsi amentée, paraît en vouloir. Après avoir troublé, au nom de Voltaire, les brillantes leçons de M. Dupanloup, il y a trois ans, c'est le cours d'éloquence sacrée de M. Cœur dont les mêmes perturbateurs obtiennent la suspension, pour le maintien du livre et de la gloire de M. Michelet.

PRUSSE.

—Jusqu'ici la censure prussienne s'était opposée à toute révélation des arrêtés pris par les synodes provinciaux de l'Eglise évangélique de Prusse. Cet obstacle venant d'être levé, l'on apprend que le synode de Silésie, qui a clos sa session le 6 décembre dernier, avait voté, presque à l'unanimité, une adresse au roi, pour supplier S. M. de faire préparer par les suprêmes autorités ecclésiastiques, un projet de constitution pour l'Eglise évangélique, et de la faire soumettre à l'examen et à l'approbation d'un synode général composé mi-partie de pasteurs et de laïques.

Quel étrange spectacle offre aux yeux du monde le protestantisme si éclairé de l'Allemagne ! Dans le quatrième siècle de son existence, il en est encore à vouloir se constituer en société régulièrement organisée, et il ne s'aperçoit pas que la fondation d'une Eglise, œuvre essentiellement divine, est au-dessus de toutes les forces humaines.

RUSSIE.

—Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la lettre suivante qui nous est adressée de la Lithuanie :

“L'empereur Nicolas se hâte d'achever chez nous, et notamment dans la Russie-Blanche, les catholiques romains, déjà si peu nombreux ; il agit envers eux comme à l'égard des catholiques grecs-unis. Le nombre des prêtres décroît sensiblement : c'est tout au plus si l'on peut en trouver un dans les villes considérables où il y avait encore, avant 1830, plusieurs paroisses et plusieurs couvens. Et comment s'en étonner ? La mort moissonne les anciens, la réduction extrême du nombre des séminaires pour tous les catholiques de l'empire et les mille chicanes qu'on fait aux aspirans à l'état ecclésiastique sont la cause qu'il y a fort peu de jeunes prêtres pour desservir les paroisses, lesquelles, abandonnées à leur propre sort, sont en butte aux séductions perfides, aux roueries les plus basses et aux violences les plus brutales de la part des agens laïques et ecclésiastiques de l'Empereur. Après avoir ravi au clergé ses biens, sous prétexte de lui procurer plus de liberté pour s'adonner au service des âmes (ainsi s'exprimait l'Empereur dans son ukase, avec une ironie réellement satanique), on ne paie seulement pas les minces pensions destinées à faire compensation. Si le prêtre est zélé, il est sûr de ne pas avoir un sou. Les employés du gouvernement garderont son argent pour eux, et le prêtre aura beau se plaindre il devra se trouver fort heureux de n'être pas condamné comme calomniateur ou rebelle. Aussi l'indigence des prêtres est-elle extrême. Ce n'est pas qu'il ne se trouve encore un assez grand nombre d'âmes charitables qui iraient volontiers au devant de sa misère ; mais la crainte de se trouver compromis glace beaucoup de cœurs d'ailleurs généreux. Secourir un prêtre, ce serait devenir par-là même suspect et manquer à l'Empereur, dont la largesse pourvoit abondamment aux besoins de ses sujets ! Quant au peuple, on ne lui permet plus de suivre la sainte messe le livre à la main ; car ces livres sont nécessairement catholiques et polonais : or, c'est là un crime irrémissible, puisque ces provinces passent, en vertu de l'ukase, pour foncièrement russes. Aussi a-t-on vu dernièrement dans les églises, pendant l'office, des agens de police arracher brutalement les livres des mains des fidèles.”

SOUABE.

— La seconde chambre des Etats de Wurtemberg vient d'accueillir la proposition de l'un de ses membres, d'inviter le gouvernement à prendre l'initiative d'une réorganisation complète de l'église évangélico-luthérienne du royaume, au moyen d'une représentation nationale de cette église. L'auteur de cette proposition, suivant en ceci l'impulsion générale que reçoivent, de nos jours, toutes les églises protestantes d'Allemagne, veut que la base de cette représentation soit posée dans des *towns* ecclésiastiques, formés de membres en majorité laïques, choisis par les communes en pleine liberté et d'après des données *purement morales*, c'est-à-dire indépendantes de toutes professions de foi, et que ces assemblées élisent les membres d'un synode général permanent chargé de régler tout ce qui concerne l'administration spirituelle et temporelle de l'église évangélique. Il soutient que telle était l'organisation primitive de l'église chrétienne, à laquelle il est urgent de revenir. C'est demander l'émancipation la plus absolue de l'église de l'Etat, c'est-à-dire le renversement radical du système de servitude établi par les auteurs même de la réforme.

ORIENT.

— Les catholiques de l'île de Mételin, population mixte comme celle de toutes les échelles du Levant, mais réunie en dehors de toute nationalité dans l'unité de foi, avaient érigé une petite chapelle pour l'exercice de leur culte. Aussitôt l'intolérance des Grecs, assistés en ceci par leur patriarche de Constantinople, se réveille et intrigue près la Porte pour les empêcher de s'y réunir. C'est ainsi que l'Eglise d'Orient comprend la charité et la liberté. Le patriarche a fait jouer tous ses ressorts, et a eu recours à tous ses patrons, mais en pure perte de temps et d'argent. La France avait pris sous sa protection la chapelle, elle a défendu les droits des catholiques ou des Latins, comme les appellent MM. les Grecs, et la Porte, qui commence à deviner que l'esprit latin est plus favorable à sa conservation et à tous ses intérêts que l'esprit grec, a accordé toutes les garanties demandées pour le libre exercice du culte catholique dans l'île.

A Chio, les Grecs, habitués par le passé à vexer et persécuter de toutes manières les Latins, reste d'une colonie florissante de Génois, tentaient en même temps quelque démonstration du même genre. Leur but est de contraindre, à force de mauvais vouloir et de mauvais traitements, les catholiques à s'expatrier. Ils n'y réussissent que trop bien; car de quinze mille âmes, chiffre que donnent les anciennes archives de l'état de la population à la fin du dix-septième siècle, le troupeau a été réduit à *trois cents*. La Porte a su apprécier à sa juste valeur l'opposition du parti grec, et a maintenu avec fermeté les droits des catholiques.

ABYSSINIE.

— Nous apprenons que M. d'Abbadie, un des plus entreprenans des voyageurs modernes, était arrivé avec son frère sur les frontières de l'Abyssinie, d'où le missionnaire apostolique, Louis Roset, écrit que la foi catholique fait des progrès considérables parmi les *Mooris* de la mission *Evangelica*, et que, chaque jour, le peuple et les chefs se réunissent à notre sainte religion.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

On lit dans la *Minerve* :

Nouvelle division de la Cité pour les fins municipales.—Montréal est divisé en neuf quartiers, savoir, Quartier Est, du Centre, Ouest, de Ste. Anne, St. Antoine, St. Laurent, St. Louis, St. Jacques et Ste. Marie.

Le quartier Est : borné au sud-est par cette partie du fleuve qui s'étend depuis la rue Lacroix jusqu'à l'extrémité de la ruelle Walker; au sud-ouest par le milieu de la ruelle Walker et de la rue St. Gabriel jusqu'à la rue Craig; au nord-est par le milieu de la rue Craig, depuis la rue St. Gabriel jusqu'à la rue Sanguinet, et continuant la rue Sanguinet jusqu'à la rencontre de la rue St. Louis, et de là le long du milieu de la rue St. Louis jusqu'à la rue Lacroix susdite, enfin au nord-est par le centre de la rue Lacroix jusqu'au fleuve.

Le quartier du Centre est borné au sud-est par cette partie du fleuve qui s'étend du milieu de la ruelle Walker jusqu'au milieu de l'extrémité de la rue Callières; au sud-ouest par le milieu de la dite rue Callières, et traversant l'étendue entre la dite rue Callières et la rue St. François-Xavier, par le milieu de la rue St. François-Xavier jusqu'à la rue Craig; au nord-ouest, par le milieu de la rue Craig jusqu'à la rue St. Gabriel; et enfin au nord-est par le milieu de la dite rue St. Gabriel et de la ruelle Walker jusqu'au fleuve.

Le quartier Ouest est borné au sud-est par cette partie du fleuve qui s'étend du milieu de l'extrémité de la rue Callières jusqu'au milieu de l'extrémité de la rue des Sœurs Grises; au sud-ouest, par le milieu de la dite rue des Sœurs Grises, jusqu'au milieu de la rue William, au bout de la rue McGill, continuant au sud-ouest par le milieu de la rue McGill et par le milieu du carré des Commissaires jusqu'à la ruelle des Fortifications, de là à l'ouest jusqu'au milieu de la rue Ste. Radegonde, et du milieu de la rue Ste. Radegonde jusqu'à la rue Craig; au nord-ouest par le milieu de la rue Craig, jusqu'à la rue St. François-Xavier; et enfin au nord-est par le milieu de la rue St. François-Xavier et de la rue Callières jusqu'au fleuve.

Le quartier Ste. Anne est borné au nord-est par le centre de la rue des Sœurs Grises commençant au fleuve et continuant jusqu'à la rue William, de là continuant à l'est le long du centre de la rue William jusqu'à la rencontre du centre de la rue McGill, de là au nord, le long du centre de la rue McGill

jusqu'à sa jonction avec le centre de la rue St. Joseph, de là le long du centre de la rue St. Joseph jusqu'à la borne de la cité; de là le long de cette borne vers le sud-est, jusqu'au fleuve, de là au point de départ.

Le quartier St. Antoine est borné au nord-est par le centre de la rue McGill, et continuant jusqu'au carré des Commissaires, et par le milieu du carré des Commissaires jusqu'à la ruelle des Fortifications, de là à l'ouest jusqu'à la rencontre de la ruelle des Fortifications avec le milieu de la rue Ste. Radegonde; de là par le milieu de la rue Ste. Radegonde jusqu'à la rue La-gauchetière, de là continuant du nord-ouest depuis le centre de la rue La-gauchetière jusqu'à la rencontre du centre de la rue Alexandre, de là au sud-ouest, depuis le centre de la rue Alexandre jusqu'au centre de la rue Ste. Catherine, de là au nord-ouest depuis le centre de la rue Ste. Catherine jusqu'à la rue des Conseillers de la cité; de là, au sud-ouest, du centre de la rue des Conseillers jusqu'à la rue Sherbrooke, de là, au nord-ouest du centre de la rue Sherbrooke jusqu'à la rue Durocher; de là au sud-ouest du centre de la rue Durocher jusqu'à la borne de la cité; de là le long de cette borne aussi loin qu'elle peut s'étendre au sud-ouest; de là le long de la dite ligne au sud-est jusqu'au centre de la rue St. Joseph; et de là au nord-ouest du centre de la rue St. Joseph jusqu'à la rencontre du centre de la rue McGill, le point de départ.

Le quartier St. Laurent est au nord-ouest du centre de la rue Craig, commençant à la grande rue St. Laurent et continuant jusqu'à la rue Ste. Radegonde; de là, il s'étend au nord-est du centre de la rue La-gauchetière jusqu'à la rue Alexandre, de là au nord-ouest du centre de la rue Alexandre jusqu'à la rue Ste. Catherine; de là au sud-ouest du centre de la rue Ste. Catherine jusqu'à la rue des Conseillers; de là au nord-est du centre de la rue des Conseillers jusqu'à la rue Sherbrooke; de là au sud-est du centre de la rue Sherbrooke jusqu'à la rue Durocher; de là, au côté nord-est, depuis le centre de la rue Durocher jusqu'à la limite de la cité; de là le long de cette limite vers le nord-est, jusqu'à la rencontre du centre de la grande rue St. Laurent; depuis le côté sud-ouest de la grande rue St. Laurent jusqu'à la rue Craig, au point de départ.

Le quartier St. Louis commence au centre des rues St. Louis et St. Denis continuant au sud-ouest le long du centre de la rue St. Louis jusqu'à la rue Sanguinet; de là le long du centre de la rue Sanguinet jusqu'à la rencontre du centre de la rue Craig; de là, au nord-ouest de la ligne du centre de la rue Craig, jusqu'au milieu de la grande rue St. Laurent; de là, depuis le nord-est du centre de la rue St. Laurent jusqu'à la borne de la cité; de là, le long de la même ligne vers le nord-est jusqu'à l'intersection du centre de la rue St. Denis; enfin depuis le sud-ouest du centre de la rue St. Denis jusqu'au milieu de la rue St. Louis, le point de départ.

Le quartier St. Jacques est borné du nord-est par le centre de la rue Lacroix, commençant au fleuve St. Laurent, et continuant jusqu'à la rue St. Louis, de là au nord-ouest du centre de la rue St. Louis jusqu'à la rue St. Denis, de là, au nord-est du centre de la rue St. Denis jusqu'à la borne de la cité, de là le long de cette borne vers le nord-est jusqu'à la rencontre de la continuation de la rue Panet, de là continuant la même ligne du centre de la rue Panet, vers le sud-est, jusqu'au fleuve, et de là, le long du dit fleuve jusqu'au point de départ.

Le quartier Ste. Marie est borné au nord-est par le centre de la rue Panet, commençant au fleuve St. Laurent, et continuant jusqu'à la borne de la cité, de là le long de la dite ligne vers le nord-est aussi loin que cette ligne s'étend, de là continuant la même ligne vers le sud-est jusqu'au fleuve, et de là le long du dit fleuve jusqu'au point de départ.

Sept personnes brûlées.—Un accident déplorable a eu lieu le 22 mars dernier dans le township de Verulam, district de Colborne. Un nommé John Bently, cultivateur, s'étant éveillé au milieu de la nuit, et se sentant étouffé par la fumée, se leva promptement, et réveilla son fils aîné qui était tout effrayé, et se sentant étouffé lui aussi par la fumée se mit à crier "au meurtre, au meurtre." Alors, le père pensant à sauver ses autres enfants, ouvrit la fenêtre, et se met en frais de les faire passer par là. Mais craignant de leur faire mal, il dit à sa femme qui venait de se réveiller qu'il allait sortir et recevoir les enfants par dehors. Il sauta par la fenêtre, et cria à sa femme de suspendre ses enfants pour qu'il put les déposer à terre. Il ne reçut aucune réponse. Il lui cria de nouveau mais inutilement. Enfin il courut, et entra dans la chambre à coucher, en appelant encore sa femme et ses enfants. Mais tout était en silence. Enfin il entendit un gémissement de mourant, la plus terrible réponse qu'il pouvait recevoir. Il voulut s'avancer; mais il fut repoussé par les flammes: et sept personnes alors furent consumées, savoir la femme de Bently et six enfants. Le plus vieux avait vingt ans et le plus jeune un an. Après l'incendie on découvrit que la mère était morte à trois pieds de la porte avec un enfant dans ses bras. *Minerve.*

Québec n'a pas de maire.—L'absence prolongée M. Caron, de cette ville, a fait sa place de maire vacante, et il a payé £100 suivant la volonté de la loi. L'avocat de la corporation, M. Duval, a donné pour opinion que le conseil de ville, privé de son chef, ne pourrait maintenant se réunir pour élire un maire, qu'à l'assemblée trimestrielle *légale* du mois de juin. M. Caron se trouve en dehors de la mairie, mais son absence n'a pas été assez longue pour qu'il le soit du conseil.

Des charretiers ont été poursuivis par le chef de police, pour infraction aux règlements de la corporation; ils contestent sous le prétexte que ces règlements sont faits au nom du maire et des échevins, et qu'il n'y a pas de maire. *Journal de Québec.*

FRANCE.

Du froid en France. — Le froid a fait de nombreuses victimes cette année. A Troyes, un agent de police, saisi par le froid pendant son service de nuit, n'a pas succombé, mais il a été frappé d'aliénation mentale. — A Saint-Germain, près de Rambervillers, dans les Vosges, où le thermomètre centigrade a atteint vingt-trois degrés, un cultivateur, qui regagnait son domicile, s'est égaré dans les neiges; et, le lendemain, on l'a trouvé mort au pied d'un arbre, ou il s'était assis. Le frère de cet homme, voyageant aussi, avait également voulu se reposer, mais surpris par deux loups, il se leva, poussa de grands cris; et réussit, en menaçant les deux loups de son bâton, à les tenir à distance. Il marcha quelque temps encore, suivi par les deux loups, et le jour étant venu, il put reconnaître où il était et se diriger vers son village. C'est évidemment aux deux animaux féroces qu'il doit la vie, car il se serait endormi comme son frère et eût été gelé comme lui. A Paris, le 7 mars, la Seine charriait.

AMÉRIQUE.

Santo-Domingo, 24 février 1845.

M. F. GAILLARDET, *Editeur du Courrier des Etats-Unis.*

Monsieur, — Vous avez appris, par ma lettre du 25 janvier, la publication du décret sur les patentes, et l'effet qu'il produisit; ce décret vient d'être tacitement suspendu, après avoir excité le mécontentement général du commerce et des étrangers. — Le congrès décidera sur cette matière qui a fait naître de si justes réclamations.

On a reçu ici des nouvelles indirectes de Port-au-Prince qui apprennent que les noirs du Sud avaient adressé une pétition au général Guerrier, tendant à l'exclusion des hommes de couleur de tous les emplois de la République; — que le parti rivieriste s'était grossi et que cet ex-président avait fait un appel aux hommes de couleur des Antilles pour l'aider à ressaisir le pouvoir usurpé, dit-il, par les noirs. — Voudrait-il opérer une descente à la Napoléon sur les plages du Sud, — y rallumer une guerre civile, interminable, ou payer de sa tête les crimes qu'il a commis, il y a huit à dix mois? — Que ces nouvelles soient vraies ou qu'elles soient fausses, la République occidentale doit s'attendre à de grandes catastrophes; elle doit s'y préparer et ne pas se faire illusion sur son état critique.

Diverses escarmouches entre les troupes haïtiennes dominicaines ont eu lieu sur les frontières du Sud. Elles sont sans importance.

On a découvert, le 14 de ce mois, une conspiration, tramée par des parisans de Duarte que l'on avait tolérés dans Santo-Domingo; — elle avait pour but l'anéantissement du gouvernement constitutionnel, l'abolition du ministère, du congrès, et la proclamation du général Santana comme dictateur perpétuel; — en ce cas de refus de la part du brave Seyban, on l'aurait assassiné. — Une douzaine d'individus sont déjà en état d'arrestation; traduits devant la commission militaire, ils seront sans doute fusillés.

Santo-Domingo, 2 mars 1845.

Le bruit a couru, le 26 février, que M. Miara, ministre des finances, toujours en opposition avec les idées libérales de M. Boyadilla, et auteur du décret sur les patentes qui n'a pas eu l'assentiment de ce dernier, allait demander sa démission; cette nouvelle ne s'est pas confirmée jusqu'à présent. — Le 24, la commission militaire, présidée par le colonel Juan Estève, chef de l'état-major du président, s'est réunie, et a condamné à la peine de mort, le lendemain, à 9 heures du matin, Trinidad Sanchez, Andrez Sanchez, Nicolas Becri et Jose del Calmo; les autres, parmi lesquels sont un colonel et un Vénézuélien, sont condamnés à la réclusion. Les coupables ont eu recours au président qui a convoqué le conseil des ministres et les officiers supérieurs de l'armée, pour statuer sur cette affaire. Le jugement a été maintenu. Le 26, à 5 heures et demi du soir, le vicaire-général, en grande procession, s'est rendu dans la prison, et a administré aux condamnés les derniers sacrements; il y avait plus de 500 personnes présentes. Le lendemain, à 9 heures du matin, conduits sur la place du cimetière par le vicaire-général et un autre prêtre italien, les condamnés ont été fusillés. Ils ont montré beaucoup de courage, surtout la femme Trinidad Sanchez, qui, dit-on, connaissait tout le plan de la conspiration, et qui n'a rien voulu dévoiler.

Cette exécution, faite le jour anniversaire de la séparation, a occasionné une grande tristesse. Aussi l'autorité a-t-elle renvoyé la fête pour le 2 mars. Cette fête s'est passée avec calme et tranquillité.

Le congrès national se réunit le 3 de ce mois; il est composé d'hommes sincèrement attachés à la république. L'élection libre et constitutionnelle y a appelé des citoyens dominicains de toutes les origines: Espagnols, Américains, Français ou ci-devant Haïtiens. Ils vont tous contribuer à donner à ce pays la force et l'énergie qui lui manquent. Qu'ils fassent donc des lois qui reposent sur le système libéral; qu'ils rejettent les mesquines idées du parti exclusif, et que, par une interprétation franche, large et raisonnable de l'article 13 de la constitution, ils prouvent au monde civilisé que le but de la séparation ne sera pas manqué.

S. D.

EXECUTION DE FOURRIER.

Le 15 février a eu lieu au rond-point de la barrière St-Jacques l'exécution de Fourier (Nicolas-Alphonse), âgé de 27 ans, né à Liencourt, imprimeur en papier peints, plus tard ouvrier en chapellerie, condamné à la peine de mort par la cour d'assises de la Seine, le 30 du mois de novembre dernier.

Nos lecteurs ont sans doute présent à la mémoire cet épouvanta-

ble procès, où quinze accusés figuraient sur les bancs, prévenus de meurtres, d'attaques nocturnes et de vols avec violence. Les débats de cette affaire, qui répanchèrent dans Paris une sombre impression, font connaître les 67 chefs d'accusation qui s'élevaient contre Fourier, Teppaz, Magnez, Poildevache et leurs complices.

Fourrier fut seul condamné à la peine de mort. Avant le prononcé de l'arrêt, sur l'interpellation de M. le président Zangiacomi, il s'était exprimé ainsi: "Je suis un grand coupable; je ne demande ni indulgence ni pitié; mais il est deux personnes qui répondront devant Dieu de la sentence que vous allez prononcer contre moi.

— Que voulez-vous dire? avait interrompu le président.

— Monsieur le président, répondit Fourier, un fils ne doit jamais accuser son père et sa mère.

Puis il se tut, et entendit prononcer l'arrêt qui le retranchait du nombre des vivans.

Le lendemain Fourier fut transféré au dépôt des condamnés. En signant, sur les instances de son avocat, Me. Blot-Lequesne, son pourvoi en cassation, il reconnut que le verdict prononcé contre lui était équitable. "J'ai suivi une mauvaise voie, dit-il; j'aurais dû avouer, mais j'espérais sauver mes complices. Au fait, mon pourvoi est inutile comme résultat; mais du moins, en attendant le rejet, je mangerai encore la soupe pendant quarante jours."

Avant-hier, dans l'ignorance du résultat de son pourvoi, il disait à un inspecteur-général des prisons qui le visitait dans la cellule située au deuxième étage de la prison de la Roquette, où il avait été transféré le jour même où Chevreuil, condamné à mort pour assassinat commis sur la personne de sa maîtresse, à l'aide d'un masque de poix, avait obtenu une commutation de peine: "C'est bien long! voici soixante-neuf jours que j'attends!"

Fourrier, qui avait manifesté aux débats, et même après sa condamnation, une extrême exaltation, était bientôt après devenu calme et résigné. Il racontait ainsi lui-même les circonstances dans lesquelles il avait été entraîné de nouveau au crime: "J'avais été arrêté onze fois, condamné cinq; puis, convaincu que la vie laborieuse et honnête était préférable aux chances terribles du vagabondage et du vol, j'étais devenu un bon ouvrier. Je travaillais depuis près de deux ans chez un maître chapelier, sans m'être dérangé un seul jour, lorsque je fis rencontre de quelques amis avec lesquels je m'enivrai. Mon argent dépensé, et voulant continuer l'orgie, j'allai au domicile que j'occupais en commun avec une fille N...; là, je pris quelques bijoux et effets à elle appartenant que j'engageai au Mont-de-Piété. A son retour, elle fut doublement furieuse de mon absence et de la soustraction que j'avais commise; elle se rendit près de mon patron, lui raconta le fait, et lui fit connaître mes malheureux antécédens et les condamnations que j'avais subies.

"Le maître chapelier m'aimait assez: il m'avait parfois envoyé en recette, et avait pu apprécier ma probité par mon exactitude scrupuleuse. Cependant il pensa qu'ayant abusé de la confiance de ma maîtresse pour la dévaliser, je pourrais quelque jour le voler lui-même; il prit donc un prétexte, et me renvoya de son atelier. Je me trouvai sans ressources. Alors j'eus la pensée de recourir à ma mère, mais elle s'était séparée de mon père et me repoussa. Dans mon indignation, je lui présageai alors la funeste destinée qui m'attendait: "Vous me chassez, lui dis-je; vous me refusez du pain; eh bien! vous verrez ma tête couler sur l'échafaud!"

Ce fut quelques jours plus tard qu'il rencontra Teppaz, avec lequel il a commis des vols de peu d'importance; puis ses bons instincts étant débordés et sa brutalité naturelle prenant le dessus, les attaques avec violence et les tentatives de meurtre suivirent, jusqu'au moment où il fut saisi par la justice et traduit devant le jury.

Depuis sa condamnation, Fourier se montra constamment calme, résigné. Les visites fréquentes du respectable abbé Montès parurent, surtout dans ces derniers jours, apporter un grand adoucissement à sa position.

La personne qui le visitait avant-hier, ayant remarqué qu'il avait une petite croix suspendue à son cou: "C'est bien! Fourier, lui dit-elle, vous êtes revenu à des sentiments de religion! — Revenu? non, dit-il, je n'en avais jamais eu d'idée. Ah! vous ne savez pas, monsieur, comme j'ai vécu, pauvre enfant abandonné! Je n'avais reçu que le baptême; je n'avais pas fait ma première communion! L'abbé Montès m'a ouvert les yeux; il m'a donné les premières notions du bien et du mal, et depuis que j'ai communiqué, je suis devenu tout-à-coup résigné et confiant."

Hier, Fourier, bien que revêtu de la camisole de force, avait passé la journée d'une manière assez calme. Depuis le commencement de cette semaine, il avait reçu deux fois la visite de sa mère et une fois celle de son père, mais à des jours différens, car ils vivent complètement séparés. Il les avait embrassés avec effusion, et leur avait

dit que, quoiqu'il dût arriver, il leur pardonnerait.

Ce matin, à cinq heures, le directeur de la prison le réveilla pour lui annoncer que son pourvoi était rejeté, que le recours en grâce présenté par sa famille n'avait pas été admis, et que sa dernière heure allait sonner.

« Bien ! dit-il, je m'y attendais : je suis préparé ! »

Il demanda si l'abbé Montès était prévenu, et cet ecclésiastique étant entré aussitôt, il s'entretint avec lui durant les funèbres apprêts.

A huit heures, la voiture du service des prisons qui l'amenait arrivait au rond-point de la barrière Saint-Jacques, où s'était réunie une foule de curieux presque toute composée de marchands de la campagne et d'habitans du faubourg.

Pourrier, en descendant de la voiture, a fait une courte prière, a embrassé l'abbé Montès, et s'est livré aux exécuteurs.

D'un pas ferme il avait déjà gravi les deux premiers degrés de l'échafaud, lorsque tout-à-coup il s'arrêta, opposant une sorte de résistance passive aux deux aides qui le tenaient chacun par un bras : « Mon Dieu ! pardonnez-moi, » dit-il d'une voix vibrante en élevant ses regards au ciel. Puis, regardant l'instrument de mort : Soyez maudits ! ajouta-t-il d'un accent sourd et qui glaça d'épouvante ceux des spectateurs les plus rapprochés de l'échafaud ; soyez maudits, mon père et ma mère ! soyez maudits ! »

Puis, sa tête tomba, et la foule se retira silencieuse.

— On écrit de Rennes, le 15 février :

« Hier au soir, à dix heures et demie, M. Morvan, gardien chef de la prison départementale, entra dans le cachot de Haslé, condamné à mort pour avoir commis un double meurtre sur la personne d'une veuve qui lui avait donné asile, et de sa petite fille, et le prévint qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Haslé reçut avec calme cette nouvelle : « Je m'y attendais, » dit-il. Puis il demanda de lui-même M. l'aumônier de la prison, qui déjà l'avait entretenu plusieurs fois, et passa la nuit en prières.

« Ce matin, à six heures, Haslé a demandé que tous les détenus assistassent à la messe des morts, ce qui lui a été accordé. « Vous tous qui m'entendez, a-t-il dit, que mon exemple vous serve de leçon. Je vais mourir et je l'ai mérité... Si j'avais entendu plus tôt la voix de la religion, je serais maintenant un honnête homme... Priez Dieu de me pardonner ! »

« Quand l'exécuteur s'est présenté à la prison, Haslé a subi sans plaintes la fatale toilette : puis il a demandé, par faveur et comme pénitence, d'aller à pied au lieu du supplice, malgré la grêle gelée qui couvrait les pavés. Il s'est ainsi mis en marche à sept heures trois quarts d'un pas ferme, et prêtant une oreille attentive aux paroles de l'honorable aumônier.

« Arrivé au pied de l'échafaud qu'entourait une foule immense, Haslé s'est agenouillé, et, après une courte prière, il s'est tourné vers le peuple et a prononcé quelques paroles de repentir : « J'ai commis un crime que je vais expier, a-t-il dit ; mais j'étais venu sans intention de le commettre... De fatales circonstances ont tout fait... Puyez les mauvaises fréquentations, vous qui m'écoutez... » L'exécuteur l'a pris alors par le bras, et lui a fait franchir les marches de l'échafaud. Haslé les a montées d'un pas ferme, et entonnant le cantique *Esprit-Saint, descendez en nous !* Quelques secondes après, il n'était plus qu'un cadavre. »

HORRIBLE DRAME.—Il s'est passé à Orléans, la nuit de mercredi à jeudi, une scène effroyable. Un homme de 40 ans, nommé Sesson, menuisier, avait été placé à l'hôpital des fous, à la suite d'un accès de folie furieuse. Cette folie s'étant calmée, il était sorti de l'hôpital et avait repris ses travaux. Père de deux enfans, il éprouvait pour eux une vive tendresse, et paraissait quelquefois tourmenté de la crainte de ne pouvoir les nourrir. Depuis deux jours, sa femme avait remarqué une agitation fébrile en lui ; il se plaignait de violens maux de tête. Des sangsues lui furent appliquées : il semblait plus calme ; mais la nuit il se leva, il alla à une table, et s'arma d'un couteau dont il se frappa à la poitrine, au bas-ventre, à la gorge : le larynx fut tranché.

Sa femme courut à lui, il la repoussa, la renversa par terre, et, après s'être penché sur le berceau de ses enfans, qu'il avait paru embrasser, il se précipita, toujours armé de son couteau, dans une pièce voisine qu'il ferma sur lui. Aux cris de la femme Sesson, les voisins accoururent. Et quel épouvantable spectacle frappa leurs yeux ? Les deux enfans nageaient dans leur sang : l'un, âgé d'un an, avait reçu vingt-deux coups de couteau ; l'autre, âgé de quatre ans, avait quinze blessures : leur père, dans son horrible accès de folie, les avait tués !

De la pièce où il s'était réfugié, le malheureux aliéné avait fui dans la cour, il bientôt il rentra, l'œil mort, couvert de sang, la gorge béante, dans la pièce où gisaient les cadavres de ses enfans. Epuisé, il se jeta sur son lit. Un médecin fut appelé : les lèvres de la plaie du cou furent rapprochées, et, malgré la gravité de ses blessures, sa raison lui revint. Il se retraça les circonstances de son forfait, et lui-même le raconta avec horreur. Il a succombé samedi.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

A CONSTRUIRE à St. ATHANASE, une ÉGLISE en pierre, de 126 pieds de long sur 60 de large à l'intérieur ; les murs devront être de 30 pieds de haut, hors de terre, et la SACRISTIE de 34 pieds de long, sur 36 de large, aussi à l'intérieur.—Le tout mesure française. L'entreprise sera donnée le 15 MAI prochain à 10 HEURES A. M. à celui ou ceux qui auront fait les propositions les plus avantageuses.

Pour les plan, devis et conditions, s'adresser à M. J. GRAVEL, curé du lieu. St. Athanase 15 avril 1845.

NOYÉ.

NOYÉ, le 11 MARS dernier, près de l'Isle St. Paul, JOSEPH ENO, de la paroisse de Montréal. Signalement : homme de cinq pieds et demi, teint brun, cheveux noirs, surtout de drap couleur de tabac, veste carottée noire et verte, culotte grise d'étoffe américaine, chemise de diaume rayé, casque de loutre, une montre d'argent à patentes, marquée « Joseph Eno. »

Son cheval et sa voiture sont décrits comme suit : Sleigh peint en vert, à double siège, cheval sous poil noir avec harnais complet à bossettes blanches. Les messieurs du clergé ou autres personnes sont priés d'en donner avis au Supérieur du séminaire de Montréal, Messire Quiblier, aussitôt qu'il viendra à leur connaissance qu'il a été retrouvé, sans le faire inhumer, attendu que les parens du défunt désirent qu'il soit inhumé à St. Michel de Lachine. 8 avril.

ON demande un MAÎTRE D'ÉCOLE à l'INDUSTRIE. Celui qui saurait le français et l'anglais serait préféré à celui qui ne parlerait que la première langue. Pour les conditions, on pourra s'adresser au village de l'Industrie, à M. MANSEAU, V. G. curé, ou aux SYNDICS du même lieu.

A VENDRE,

ET POSSESSION DONNÉE AU 1^{ER} MAI PROCHAIN.

UNE SUPERBE MAISON en pierre à trois étages, située au village de la POINTE-AUX-TREMBLES, de la contenance de 55 pieds de longueur sur 35 de largeur, avantageusement occupée et bien connue depuis longtemps comme maison de commerce, ayant double cave, ainsi qu'une Boulangerie, Salière, Glacière, Hangar, Boucherie, quatre écuries, deux puits, un grand jardin rempli d'arbre fruitiers de différentes espèces.

Pour être vendus les dites dépendances à la porte de l'église de la paroisse de la Pointe-aux-Trembles, le lundi 21 AVRIL prochain à DIX heures du matin.

L'acquéreur aura beaucoup de facilité pour le paiement d'une partie de la somme (au moins 5 à 6 ans).

N. B. Le contrat de vente sera passée par M. Michel Boulet comme propriétaire, conjointement avec M. J. B. Cadieux.

ADVERTISEMENT.

A person name WILLIAM BURKE, having obtained from me, last year, a WRITING authorising him to collect money to build a catholic chapel at Missiskouibay, I warn the public that I have taken from him all authority to that effect and consequently, that no person should give him any money till he receives new orders.

J.-B. A. BROUILLET, Priest.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,
Rue Ste.-Thérèse, vis-à-vis les imprimeries de J. STARKE & Cie., et du
CANADA GAZETTE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROIX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1 ^{re} insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1 ^{re} insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1 ^{re} insertion par ligne,		4s.
Chaque insertion subséquente,		1½d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET,
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY,
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.

} P R I N T E R S :